



## 143 RUE DU DÉSERT

HASSEN FERHANI

*Seule dans sa buvette isolée, Malika partage des moments avec ses clients. Un beau voyage immobile, qui prend le pouls de l'Algérie.*



Son trône est une chaise en plastique pourrie, mais, de là, Malika voit loin. C'est une reine qui veille sur le désert. Elle semble là depuis toujours. Sexagénaire, corpulente comme un pacha, portant djellaba et foulard, elle possède un royaume : une buvette implantée dans le désert algérien, au bord de la route, la nationale 1, à neuf cents kilomètres de la capitale. Elle y sert du thé, du café, une omelette à tous ceux qui passent par là, en voiture, camion ou moto. Ceux qui ne la connaissent pas s'étonnent : une femme, seule, là, au milieu de nulle part ? Comment fait-elle ? Qui est-elle ?

Hassen Ferhani lui aussi a voulu en savoir plus, mais sans jamais poser de

question. C'est sa mise en scène qui s'en charge, avec une retenue synonyme de rigueur. Ce réalisateur algérien, remarqué avec *Dans ma tête un rond-point*, a planté sa caméra dans la cambuse nue aux murs délavés et un peu autour, variant les points de vue. Du matin à la nuit tombée, il a filmé Malika et tous ceux qui faisaient là une halte. Des routiers, des musiciens en tournée, une routarde, des imams, un quidam à la recherche de son frère, des militaires, de pauvres hères. Un échantillonnage de l'Algérie, qui vaut comme allégorie d'un pays au bord du vide, miné par le manque de travail, l'immobilisme, la fatigue.

La buvette est une scène, un refuge, voire un lieu de recueillement. On vient pour se détendre, s'épancher. Ce sont surtout les clients qui parlent. Malika écoute souvent. Comme une sage, une sainte profane. Le film est un voyage immobile, un huis clos constamment ouvert aux quatre vents, à la mer de sable, à l'ailleurs. Avec un sens aigu du cadre, Hassen Ferhani joue sur les vues dégagées par la porte et les fenêtres – à travers l'une d'elles, on croit voir, comme sur un écran, un film de John



Ford. « Voilà les Apaches ! » lance d'ailleurs à un moment Malika, à l'arrivée de motards. Autre séquence : un ami, derrière une petite lucarne grillagée, fait semblant d'être au parloir d'une prison. Malika joue sa mère. Le sketch est jubilatoire.

Faire semblant, mystifier, Malika sait également le faire. Elle peut même mordre, l'ogresse. Elle se protège très bien toute seule, en femme vaillante qui dicte sa loi sur son territoire. La beauté du film tient beaucoup à la manière qu'a le cinéaste de l'observer tout en préservant son intimité, son histoire privée. Malika s'impose ainsi comme une héroïne, une odalisque revisitée, emmaillottée, enrubannée, chaperonnant son chat et sa chienne. Savoir qu'elle existe et qu'elle se tient là, qu'il vente ou non, donne des raisons d'espérer. Comme un rempart contre le néant.

— **Jacques Morice**

| Documentaire algérien (1h43).

La placide Malika, dans son petit bar du bout du monde, poste d'écoute et d'observation.

